

S

La S

re

LE
STATU QUO
EN DÉROUTE.

*La Scène se passe dans une Etude de Procureur, Rue Ste. Anne, Maison voisine de l'Enseigne à la Tortue,
A QUEBEC.*

Je ne sais rien nommer si ce n'est par son nom ;
J'appelle un chat, un chat, et — un fripon.



ÉTATS-UNIS,
PLATTSBURGH, N. Y.

.....
JUIN 1894.

Mes

L

parti

badi

m'in

tiqu

dans

Ma

bon

vou

tent

de

son

par

sub

car

Pu

écl

co

inj

se

m

q

p

m

li

q

Epitre Dedicatoire aux AMIS DU STATU QUO.



Messieurs,

Le succès d'une première production, dû en grande partie à la bonne grâce dont vous savez prendre un badinage, et surtout à la grande réputation des acteurs, m'invite à revenir une seconde fois sur la scène dramatique, et à vous dédier en toute *humilité* un nouvel essai dans le genre de composition dont vous êtes les inventeurs. Marchant sur vos traces, je ne puis me trouver qu'en bonne route. J'ai la sotte vanité de ne vouloir point vous en céder quant au nombre des compositions, et de tenter autant de faibles imitations que vous avez produit de chefs-d'œuvre. Le nombre et l'importance des personnages, qu'à cette fois j'amène sur la scène avec une partie de leur éclat, je m'en flatte, devra heureusement subvenir à ce qui me manque, et me soutenir dans une carrière, où il est si difficile de mériter deux fois le palme. Puisse votre patronage, puisse votre bienveillance, qui a éclaté surtout au sujet de ma première pièce, m'être encore favorables, et me faire échapper à la froideur et aux injustes dégoûts, avec lesquels le public a accueilli votre second chef d'œuvre. Vous me saurez d'ailleurs gré de mes efforts, lorsque vous saurez, qu'informé avec douleur qu'un fâcheux contre tems aurait troublé votre existence précieuse, je me suis hâté de faire tout ce qui était en moi pour égayer vos chagrins, et dissiper votre mélancolie. Voilà quel est mon but ; puissé-je ne le point manquer, et contribuer pour ma part à votre amusement.

U. A. F.

Le Statu Quo en Déroute.

SCENE 1.

Hamel, se promenant seul dans son étude : Oh ! que l'honneur est une belle chose ! Qu'il est glorieux d'être homme d'état, et de se voir, dans les occasions les plus difficiles, le bras-droit et l'aviseur de celui qui gouverne ! Voilà pourtant le rang que j'occupe, le poste où je me suis élevé. Ciel ! quand j'y pense, je ne me possède plus ; le cœur me vole, la tête me tourne. Je doute presque que ce soit une réalité. Toutefois ne serait-ce qu'un songe ? ne m'abuserais-je pas ? Est-il bien vrai que je sois Avocat du Roi ? Si je rêvais, quel désappointement ! Mais non, ce n'est point le cas, je sens bien que je suis un grand homme. Les grandes idées, les vastes plans, les *beaux avis*, tout ça roule dans ma tête. Hélas ! faut-il qu'une réminiscence importune vienne m'arracher à cette douce rêverie !

Souvenir cruel ! barre, admonition, orateur discourtois, que vous me pesez sur le cœur ! Non, non, jamais je ne l'oublierai, cette affaire.... Que c'était d'êt, que c'était humiliant pour moi... ! C'était la première fois qu'on requérait mes services, j'en étais fier, je m'étais piqué d'honneur, je l'avais travaillé nuit et jour ce funeste *avis* : et voilà comme la chose est tournée ! Se peut-il que j'aie eu la faiblesse de me sousmettre... ? Moi, l'Avocat du Roi, m'être laissé gronder aux yeux du public ! comment le gouvernement a-t-il pu se résoudre à laisser souffleter ainsi un de ses premiers officiers ? Plus j'y réfléchis, et plus je me désespère. Que n'ai-je eu le courage de renvoyer ma commission, de me séparer du monde entier, d'aller m'ensevelir dans mon Isle ! Mais non, restons ; il faut que je me venge ; il faut que je les calomnie, il faut que je les persécute ces Patriotes. Les *Amis du Statu Quo* s'assemblent ici ce soir ; je le jure, je me vengerai, je me vengerai....

Glacke
que c'va
la cause d
lieu de la
si fort. I
vie ? N'
intrigue,

Hamel
suis loin

Glacke
son mon
d'Armes,
drôle...
ble, vous

Hamel
secret d'

Glacke
vos vois
une bonn
auraient
le sujet
coup les
terroriste
n'est-ce p

Hamel
moi, c'est
bonnage
ayant été

Glacke
s'est just
a nouvel
Elle est
ulcain,
ait de b
pareille
Pourtant
oir, j'ai

SCENE 2.

Glackemeyer, entrant avec précipitation : — Qu'est-ce que c'est vacarme-là, M. l'Avocat du Roi ? Quelle est donc la cause de votre emportement ? Je vous entendais du milieu de la Place d'Armes ; vous n'êtes pas prudent de crier si fort. Mais, quelque patriote aurait-il attenté à votre vie ? N'auriez-vous pas, par hasard, découvert quelque intrigue, quelque infidélité ?

Hamel, feignant d'être de sang froid : Oh ! non, je suis loin d'être jaloux.

Glackemeyer : Ce n'est pas l'être, que de veiller sur son monde. Mais qu'est-ce enfin ? Quelque Sergent d'Armes, peut-être... (Il rie aux éclats) Oh ! mé qu'est drôle... Souffrez que je plaisante, Mr., car c'est mon faible, vous savez. Toutefois dites-moi donc ce qui en était.

Hamel : Oh ! Mr., je ne puis, je ne puis ; c'est un secret d'office.

Glackemeyer : Beau secret d'office, qu'ont entendu tous vos voisins ! N'importe, à ce propos il me vient en tête une bonne idée. Répandons le bruit que les Patriotes auraient payé quelqu'un pour vous assassiner. Ce serait le sujet d'un bon article pour le *Statu Quo*, et pour le coup les épithètes de révolutionnaires, de sans-culottes, de terroristes viendraient à merveille ; ça serait drôle ça, n'est-ce pas ?

Hamel : Oui, pour vous autres, Messieurs, mais pour moi, c'est différent. Ne voyez-vous pas que j'serais le personnage ridicule de la pièce ? Ce s'rait bien la reste, si, ayant été grondé, il fallait qu'on crût que j'ai été battu.

Glackemeyer : En effet, vous avez raison ; c'est juste, c'est juste : j'abandonne ma proposition. Venons-en à la nouvelle du jour. Que pensez-vous de notre situation ? Elle est critique, n'est-ce pas ? Croyez-vous que notre *petit Melcain*, et c'gueux de Tersite, son mouchard, nous en ont fait de belles ! Il ne sera pas bien aisé de s'tirer d'une pareille affaire car nous sommes découverts, c'est fini. Pourtant si je puis être nommé président au comité de ce soir, j'ai des moyens, et des drôles....

Hamel : Tout doux, M. *Glackemeyer*, on verra si vous me déplanterez. . . . Vous en êtes plus au tems où vous fesiez tant de bruit dans les assemblées. . . .

Glackemeyer : Eh ! bien, l'on verra . . . mais que font-ils donc eux qu'ils ne viennent point ? Ils relisent le *Canadien*, sans doute ; il y jouent un si beau rôle ! Ce qui me console, moi, c'est qu'ils n'ont point osé m'attaquer de front ; ils n'ont fait que m'effleurer en passant. Vous, M. l'Avocat du Roi, avez-vous vu comme ils vous étrillent. Oh ! mé qu'c'est drôle.

Hamel : Moi, ils m'appellent ce pauvre Avocat grondé, voilà tout. Comme dit Thomas, grondé n'est pas battu.

Glackemeyer : C'est juste. Mais, ces deux vers. . . .

Tout son corps ramassé dans sa courte grosseur
Fesait gémir la barre sous sa molle épaisseur.

Hamel, piqué : Ne me poussez à bout, M. l'Echevin, car je pourrais dire bien des choses pour eux. . . . Sachez qu'ils vous ont épargné, vous.

Glackemeyer : Qu'ils disent, qu'ils disent, il ne m'empêcheront pas d'être élu à la Basse-ville à la prochaine élection. Soyez sur, Mr., que je n'y perdrai pas mon vin et mes provisions. C'te fois là qu'c'était drôle de vous voir déguerpir de l'Isle avec vos provisions !

Hamel, se fâchant : Je le sais, vous vous présentez. Oh ! pour le coup, vous êtes sûr de votre fait. Les femmes seront pour vous ; elles ne votent plus, mais elles intrigueront.

Glackemeyer, piqué aussi : Est-ce à vous à faire le railleur, M. Cujas ? Oubliez-vous la réprimande d'ignorance que vous avez reçue de M. l'Orateur ? Vous fûtes pourtant la recevoir comme en triomphe. Quelle peine n'avons-nous pas eue à vous détourner d'y aller avec votre robe de soie ! C'est dommage à présent, les Patriotes en auraient fait quelque chose de drôle.

Hamel : Je me suis bien tiré de cette affaire. On admira quel sang-froid, quelle grace, quel air imposant j'avais à la barre. Tous les Barreaux n'ont-ils pas pris ma défense ? Dans une pareille occasion, qui aurait pris la votre ?

Glackemeyer : Les Barreaux, les Barreaux n'ont point agi pour vous alors, vous le savez.

Hamel : Je crois que vous en auriez fait de belles à ma place, vous, M. le Notaire !

SCENE 3.

Johnny Duval, entrant : Messieurs, Messieurs, vous faites un bruit à nous trahir encore bien davantage, et à confirmer la maudite comédie du *Canadien*. De la ruelle on vous entendait tout à clair. Le petit garçon du Canadien passait dans le même temps, et je ne serais pas surpris qu'il eût tout entendu. Si vous y allez de ce train là, il ne sera pas fort aisé de raranger l'affaire.

Hamel : Mr. le tireur de pointes, c'est bien à vous à nous réprimander, vous en avez fait de si belles !

Johnny Duval : J'ai fait, j'ai fait, que je n'y comprends goutte. Je ne sais pas vraiment quel diable a pu nous entendre. C'est que ce sont si bien nos paroles, et puis les caractères. Ils me le payeront pourtant.

Glackemeyer : N'y aurait-il pas moyen de s'en tirer par quelque écrit bien original.....

Johnny Duval : C'est pour ça qu'on s'assemble ce soir ; ça ne manquera pas puisque vous y êtes. Mais toujours c'est bien d'avaler : ça porte un coup mortel à mon élection. Ils l'ont pourtant fait exprès !

Hamel : Mais que font donc nos mouchards ? Chacun paraît tirer de l'arrière. Serait-on effarouché de cette première sortie de la clique ? Il y a trois mois qu'on les harcèle, nous autres, et c'est la seule défaite.

Johnny Duval : Mais elle est dure celle-là. Les faits, les faits, ils sont difficiles à digérer.

Glackemeyer : Il est vrai, la vérité choque. Mais aussi que fessiez-vous dans cette chambrette à lire à tue-tête ? Pourquoi ne nous avoir pas dit que vous aviez parlé et voté en faveur de la situation du Patriote *Parent* ?

Johnny Duval : Vous me parlez là de moutarde après diner. Je ne me doutais pas qu'il me découvrirait, vous savez bien. Je prenais plaisir à pincer le bibliothécaire.

J'étais sur que personne ne pouvait monter, sans que je l'entendisse ; car j'ai coutume d'être ainsi aux aguets. J'y pense là. Thomas n'aurait-il pas vendu le secret comme retour de quelque bargain ?

Hamel : Ce n'est pas croyable. Il est le moins épargné.

Johnny Duval : Qui sait encore ? Qu'est-ce qu'une injure, quand elle est bien payée ?

Glackemeyer : Il se faufile pas mal avec les Patriotes ; j'ai bien peur qu'il y fasse quelque autre chose que le mouchard. Mais le voilà.

SCENE 4.

Thomas Amiot, J. Cremazi, David Roy, entrent entrent ensemble. . . .

Thomas Amiot : Serviteur, Messieurs. Nous complétons le quorum, je crois. C'est donc ce soir qu'il faut écrire, écrire. Messieurs, croyez-vous qu'est dûr, de m'avoir donné le titre d'usurier !

Johnny Duval : Ah ! oui, le titre.... (chantant) accompagné de plusieurs autres.

Cremazi : C'est donc ici le foyer du *Statu Quo*, la terreur des Patriotes, le...la...les...

Johnny Duval : S'il vous plaît, point de grands mots, Mr. le pédant. (Plusieurs voix) : Il est tems de commencer. Hamel à la chaire ; Hamel à la chaire.

Glackemeyer : Il serait bon qu'un autre. . . .

Les mêmes : Hamel, Hamel—Hamel prend la chaire.

Glackemeyer, entre ces dents : Le sot il ne s'aperçoit pourtant pas qu'ils se jouent de sa vanité !

Hamel, d'un ton emphatique : Messieurs du *Statu Quo*, et vous Messieurs les Mouchards, (Duval, il va donner de l'officier,) je reprends la chaire pour la 26e. fois depuis la clôture de la session ; mais je vous le déclare, jamais je ne l'ai prise sous des circonstances plus difficiles et plus alarmantes. Jusqu'à ce jour je n'ai eu à vous annoncer que des succès : aujourd'hui, il en est bien autrement. Deux d'entre nous ont été le sujet des plus violents sarcasmes : il n'y a pas jusqu'à votre président qui n'ait son lot. Et cela, à qui le doit-on ? A vous, Mes-

sieurs, (en s'adressant à Duval et Amiot,) à vous qui avez la maladresse de vous laisser prendre sur le fait. C'est vous qui nous avez attiré sur le dos ce maudit dialogue du CANADIEN.

Pour nous avoir tous compromis par votre maladresse, vous mériteriez ma juste censure.

Plusieurs voix : Il faut les admonéter, il faut les admonéter.

Hamel : Comme président de ce comité, c'est à moi qu'il appartient de porter la parole, et de faire cet exemple. Je prends sur moi toute responsabilité avancez, Messieurs, que je vous fasse une admonition.

Johnny Duval, grimaçant pour le coup de toute sa figure : Oh ! certes, vous en devez savoir le style et la forme.

Thomas Amiot : Ah ! qu'il est dût d'être tancé par ses adversaires, et puis encore par les siens ! Je ne me soumettrai pas.

Plusieurs mouchards : Soumettez-vous, soumettez-vous à l'ordre de notre Président, ou vous serez dénoncé.

Glackemeyer : C'est juste.

Thomas Amiot : Mais il n'y a point de motion, pour que ce soit au moins régulier.

Johnny Duval : Laissez-le donc faire ; il va nous dire quelque chose de beau, tant en Anglais qu'en Français.

Hamel, d'un ton tout à la fois solennel et majestueux : Vous, Johnny Duval, Ecuyer, Avocat, Membre du Parlement Provincial, ami du *Statu Quo*, et reviseur de nos écrits, et vous qui les colportez, Sieur Thomas Amiot, aussi Avocat et Mouchard, pour avoir le 5 Mai courant, en plein jour, quand c'était l'ordre de n'agir que le soir et dans le secret, écrit, lu et colporté une certaine pièce adressée au Bibliothécaire salarié de la Chambre d'Assemblée, et ce faisant, vous être laissé prendre sur le fait, et nous avoir trahis tous (Duval, il aura de la peine à sortir de sa période) pour ces raisons, dis-je, mon devoir m'oblige de vous censurer et admonéter. Cette circonstance est d'autant plus pénible que vous étiez ceux sur lesquels on comptait le plus (Duval, bas : oh ! oh ! il parle comme l'Orateur,) et ceux qui montriez le plus d'acharnement contre les Patriotes. Puisqu'il en est ainsi, pour sauver notre honneur et pour faire un exemple, je

vous censure donc et je vous gronde, et vous êtes par le présent censurés et grondés.

Glackemeyer : C'est juste, oh ! oui, c'est juste. C'est même satisfaisant pour nous ; mais il faut quelque chose de plus pour le public, quelque chose qui sorte de l'enceinte de ce comité. Il serait bon que pour priver ces Messieurs de l'honneur de passer pour les écrivains du *Statu Quo*, on les forçât de signer chacun une lettre, que je leur ait préparée, et que l'on fera imprimer dans les *Gazettes*.

Johnny Duval : Voilà bien encore de vos propositions, M. le proposeur banal. . . .

Glackemeyer : Ecoutez donc, que je m'explique, encore ! Vous, M. Thomas Amiot, vous signerez une lettre d'injures contre quelque Patriote qui vous tancera encore mieux qu'on ne le saurait faire, et par laquelle vous nierz nettement que M. Johnny Duval ait jamais écrit avec nous. Et vous, M. Duval, une autre lettre qui décèlera vos craintes au sujet de votre élection, indiquera que vous êtes piqué, outré, et se terminera par de grosses injures contre le Bibliothécaire de la Chambre d'Assemblée.

Johnny Duval : Voilà bien de belles explications ; mais il me semble que j'aurais pu écrire moi-même, sans avoir recours à votre plume.

Glackemeyer : C'est vrai, c'est juste, mais. . . .

Hamel : Qu'on lise au moins ces lettres. (*Glackemeyer lit*). . . .

Johnny Duval : Ah ! M. vous faites des admissions à nous perdre tous ; vous supposez la conversation vraie ; et puis l'honnête existence d'Amiot va faire rire tout le monde.

Glackemeyer : Je crois, en effet, que vous avez raison ; je serais prêt. . . .

Les autres : Non, non, c'est bon comme cela ; qu'ils signent, qu'ils signent.

Thomas Amiot : Moi, je suis prêt à signer, pourvu que je me venge.

Hamel : Division, division. (Ils se divisent.)

Pour l'impression des lettres—Roy, Cremazi, Amiot.

Contre—Duval, Glackemeyer.

Johnny Duval, en signant : J'aurais gagé d'avance que Glackemeyer allait faire comme au Conseil de Ville

dans l'affaire de M. McKenzie, faire une motion et voter contre ; il est satisfait pourvu qu'il propose, pour moi je m'ris de tout cela ; Dieu merci, avec cette lettre, je n'aurai pas de peine à faire croire que je ne suis pas du *Statu Quo*. (Thomas Amiot signe après lui.)

Hamel : Maintenant, Messieurs, il faut se venger des Patriotes, il faut écrire quelque petite chose sous le nom d'Un Ami du *Statu Quo*.

Johnny Duval : Ecrive qui voudra, pour moi, j'en ai fait et payé ma part.

Glackemeyer : Moi, j'ai préparé une bonne petite pièce, qui est drôle, drôle ; j'étouffe de rire quand je la lis : pourtant je la garde pour une autrefois. Mais vous, M. Cremazi, vous avez coutume de nous préparer de bonnes phrases...

Cremazi : Bah ! pas plus qu'un autre. Pourtant, vous savez que c'était moi qui avais fait l'écrit signé *Un Autre*, au sujet de l'assemblée du 20, et dans lequel je disais de grosses injures aux citoyens du Faubourg St. Jean ; c'est bien dommage que notre Editeur m'ait morcelé cette pièce là. Vous n'ignorez pas non plus que j'étais l'auteur de la graine de Perlpinpinette. (*Glackemeyer*, ah ! mé qu'c'était drôle ça !) J'avais aussi préparé une autre jolie petite pièce, que j'avais remise à Roy pour notre imprimerie. C'est celle là que votre comité un jour a eu la générosité de supprimer, et dont il s'est approprié le fonds.

Johnny Duval : Il fallait crier au voleur, au plagiaire ; mais dites donc, M. Cremazi, êtes vous parti pour nous énumérer tous vos chefs-d'œuvre : de grâce, s'il vous plait, de grâce.

Cremazi : Eh ! bien, au fait. J'ai fait pour ce soir une bonne collection de mots forts et ronflans, que j'ai tirés du mémorial de la Révolution Française : on en pourra barder nos communications. Ce sont, *résolutionnaires, révolutionnaires, révolution, destruction, maratisme, robespierrisme, libéraux, bourreaux, réformistes, terroristes, jacobins, chiens*.

Johnny Duval : Je n'ai jamais encore entendu parler d'un pareil expédient. Que n'apportiez-vous un dictionnaire de rimes ?

Glackemeyer : On pourrait faire quelque chose de drôle avec cela. Tenez, moi, j'en ferais une bonne tirade de vers. Attendez un peu, que j'y pense. (*En se passant la main sur le front.*)

Les gens qui sont résolutionnaires
Sort dans le cœur révolutionnaires.
Ils veulent tous la révolution,
Pour profiter de la destruction.
Ils feront naître un hideux Maratisme,
Accompagné d'un dur Robespierisme ;
Tels sont Messieurs, tels sont les libéraux ;
De leur pays ils seront les bourreaux.
Méfiez-vous de tous ces réformistes,
Fiers intrigans, infâmes terroristes,
Brigands, bandits, clubistes, Jacobins,
Qu'on ne peut mieux comparer qu'à des chiens.

Johnny Duval : C'est là sans doute un de vos *impromptus* faits à loisir ?

Roy : Mon Dieu, qu'c'est sublime ! ça ressemble beaucoup à quelques beaux morceaux que j'ai lus dans l'AMI DU PEUPLE.

Glackemeyer : C'est pourtant un *Impromptu*.

Cremazi : Un *impromptu*, monsieur ? pas fort ; il y a bientôt huit jours que j'y travaille avec vous.

Duval, (*à part*) Bah ! je l'aurais gagé.

Glackemeyer : N'étiez-vous pas convenu ?

Cremazi : C'est que vous preniez toute la gloire pour vous. Du moins j'ai le mérite d'avoir fournie les rimes.

Glackemeyer : Moi, les pensées et la poésie.

Duval : Et moi, Dieu merci, de n'y avoir point contribué. Vous, monsieur Cremazi, vous voudriez jouer un rôle dans les comédies, je le vois. Ça vous donnerait de l'importance. Consolez vous, nous irons ensemble à l'immortalité.

Hamel : Toujours, ce beau bavardage là ne fait point un article pour Mr. Neilson. S'il fallait, après deux mois, n'en point envoyer, tout le monde dirait bien que la comédie du Canadien nous a mis en déroute. Mr. Cremazi,

allez donc voir, si vous ne pourriez pas escamoter quelques petits faits. (*Cremazi sort.*)

Johnny Duval : Pour moi je ne suis pas capable d'écrire une bonne ligne ce soir, et puis je ne veux plus. Laissons cela là, il n'y a plus de chemin à courir. Ces chiens de Patriotes, il est vrai, nous occupent un peu, mais si je parviens à être ré-élu, nous nous récompenserons. D'abord, vous, Mr. Glackemeyer, à force d'intrigues et d'épigrammes, on vous aura la place de greffier en loi que vous convoitée. (Glackemeyer, à part : c'est juste.) Et vous, Mr. Jacques Cremazi, (*en tournant sur son talon.*) Ah ! il est sorti Pour lui, il n'aura point la place d'Assistant-Traducteur, qu'il a tant sollicitée : il écorche l'Anglais. Toujours, ne lui dites pas. A propos, son patron ne nous visite plus ? C'est ça qu'est lui qui a peur de jouer un rôle dans la comédie !

Glackemeyer : Ah ! ben, ça s'rait drôle ça.

Johnny Duval : Pour vous, Mr. Thomas, on tâchera de déplanter Mr. Parent, et l'on vous fera Bibliothécaire. (Amiot : Je l'ai bien mérité) à 4,800 francs, dont vous ferez 480 livres par année. Voilà bien de quoi arrondir votre honnête existence, et vous épargner tous ces commerces de p'tit détail, (surtout celui des Redingotes,) qui vous donnent tant de tablature. C'n'est pas tout, ces 400 louis d'honoraires, refusés depuis si longtemps à l'Avocat du Roi, j'en ferai le sujet d'un bill, que je me promets de faire réussir. Moi, je me contenterai de faire du bruit, de me jouer de mes constituans, et d'être à la tête d'un parti.

Glackemeyer : Mais ce pauvre Mr. Neilson, vous ne lui donnez rien ? Il serait juste pourtant.

Johnny Duval : Oh ! lui, c'est un mangeur d'argent : il n'a jamais travaillé que pour ça. Eh ! bien, il aura les impressions de la Chambre, à l'ancien taux. Ainsi, messieurs, travaillez pour mon élection, et je travaillerai pour votre bourse. Mais, c'est ce maudit Faubourg St. Jean que je redoute. Ils sont si Et puis tenez, l'écrit des *Chiens* me fera toujours tort, malgré qu'on dise.....

Hamel : Certes, oui, je crains fort que vous n'en teniez pas autant que vous en promettez. Quant à Mr. Neilson il faut tâcher de nous l'attacher. Il y aurait peut-être

moyen de lui faire avoir la Gazette par Autorité. Je suis Avocat du Roi..... Et il en a déjà été parlé.....

Johnny Duval : Cela ne serait pas mauvais : pour le coup on serait sûr de sa politique, et qu'il ne changerait plus.

Hamel : Mais toujours faut-il lui préparer un écrit du *Statu Quo*....

Glackemeyer : Du drôle toujours !

Les autres tous d'une voix : Ah ! oui.

Glackemeyer : Du drôle toujours. (Ils rient.)

SCENE 6.

Cremazi (entrant tout transporté) : Point tant de gaité, messieurs ; tout est au diable, tout est perdu.....

(*Les autres ensemble*.) Qu'est-ce ? qu'est-ce ?

Cremazi : Tout est découvert, messieurs.

Hamel : Dites donc enfin.

Cremazi : Eh ! bien, d'abord, le sieur Neilson, lui-même, n'a-t-il pas eu la gaucherie d'avouer qu'en effet les Patriotes tenaient le porteur et le censeur de nos écrits ! Puis il publie qu'il ne veut plus de nos écrits. Sa liste de souscripteurs lui tient au cœur.

Johnny Duval : Lui, nous trahir ! l'ingrat ! qui, depuis deux mois, a rempli sa gazette ? Son père avait bien raison de dire qu'il ne faut jamais se fier à un Ecossais.

Cremazi : Mais ce n'est pas le pis.....Toi, Roy, qu'as-tu donc fait ? Il paraît qu'ils ont vu sur ton pupitre cette pièce, écrite de ta main, commentant cette phrase : "*Nous avouons qu'en cette occasion, Mr. Papineau a eu tort.*"

Hamel (s'adressant à Roy,) Quoi ! celle-là que je t'avais dictée ! en tems et lieu ce sera le sujet d'une admonition.

Johnny Duval : Vous paraissez en avoir un goût tout particulier, Mr. le Président.

Cremazi : Mais vous, Mr. Hamel ?

Hamel : Comment, moi ?....

Cremazi : Eh ! oui, vous. ... Quel vacarme avez-vous donc fait ici, avant notre arrivée, qu'ils vous ont si bien entendu dans la ruelle ? Tout le monde savait déjà qu'on s'assemblait ici ce soir, avant qu'on y fût rendu.

Ils ont apposté des espions, et déjà les procédés de cette veillée-ci sont dans la bouche de tous les Patriotes. C'est le sujet de toutes les conversations.

Glackemeyer : En voilà bien des vôtres, Mr. le Président ; je vous l'avais ben dit.

Johnny Duval : Eh ! bien, Mr. le Président, il faudra vous admonéter.

Glackemeyer : Et c'est justice—à la prochaine assemblée.....

Roy : Mais s'ils allaient en faire une Comédie, de tout cela ?

Thomas Amiot : Il ne fait pas bon ici, je m'envais, moi. S'il fallait être pris en comité, ce serait bien le reste. Au reste, je cours expédier un envoi de certain article dont il paraît qu'il y a une grande demande à Montréal ; je vais faire un joli lucre. Adieu.

Johnny Duval : Adieu, aussi, messieurs ; chat échaudé craint l'eau froide... Tâchez toujours de vous en bien tirer. (Ils sortent.)

Glackemeyer les suit en murmurant entre ses dents : Ah ! mé, qu'c'est drôle, mé qu'c'est dur d'être du *Statu Quo*!

SCENE 7.

Hamel : Voilà ce que c'est que des amis du *Statu Quo*. Tant qu'ils étaient cachés, ils étaient braves, ils versaient l'injure à pleine main. Un contre-tems survient, les voilà tous en fuite. On dirait qu'ils rougissent de ce qu'ils ont fait ; personne ne veut prendre sur lui la responsabilité. Ils se sauvent et me laissent tout sur les bras ; ils me chargent de tout le poids de leurs sottises. Que faire dans ces circonstances ? Se soumettre encore à sa mauvaise fortune ; il le faut bien ! Mais quand je pense que Mr. Neilson n'aura point d'Ami du *Statu Quo* ce soir que ne va point dire la Clique après cela ? A présent, je le vois, mes chers mouchards, il faut changer de méthode : il y ben apparence que la signature "*Un Ami du Statu Quo*" ne fera plus fortune, outre que nous en serions responsables. Préparez-vous donc à écrire sous mille et mille autres noms ; allez suggérer ce plan à nos amis qui

viennent de sortir ; moi, je vais travailler aussi de mon côté. Il faut se venger,.....il faut se venger..... frappez, frappez, et surtout contre Papineau.

Cremazi : Entre ses dents—Ah ! oui.

Car si vous avez terni le barreau

C'est la faute à Papineau.

Roy et Cremazi : Serviteur, Monsieur. [*Ils sortent.*]

SCENE 8.

Hamel : C'est donc fait, nous voilà découverts.... Mon Dieu, que va penser le public ? Il va bien dire qu'il n'y a que le dépit d'avoir été grondé, qui m'a fait vomir tant de calomnies contre les Patriotes. Mais il ne faut pas se décourager ; allons écrire. (Il passe dans un appartement voisin, d'où on l'entend encore répéter quelques syllabes entre-coupées. Ainsi disparaît le dernier des Amis du *Statu Quo* !) Nous les reverrons

UNE AUTRE FOIS.

P. S.—Eh ! bien, Messieurs du *Statu Quo*, si vous pouvez encore vous réunir, regardez-vous, regardez-vous, je ne dis pas sans rire, mais sans rougir de honte et de dépit.

U. A. F.

de mon
appelez,

ent.]

....Mon
il n'y a
tant de
s se dé-
rtement
syllabes
amis du

FOIS.

si vous
ez-vous,
nte et de

A. F.